

« Quand les animaux et la ville se transforment mutuellement »

Jean Estabenez

Jean Estabenez a réalisé sa thèse sur les jardins zoologiques, il étudie la relation entre les humains et les animaux au sein de la géographie sociale et culturelle à l'UPEC.

Les animaux urbains ne sont pas les mêmes que ceux de la même espèce qui habitent hors de la ville. On peut faire émerger l'idée de transformation des animaux par la ville. Mais les animaux sont aussi des acteurs qui participent de la production de la ville ! Il s'agit donc d'une requalification mutuelle. La ville n'existerait pas sans les animaux qui sont eux-mêmes transformés par la ville.

En axant notre pensée sur le moyen terme, du XVIIe- XIXe siècles, on retrouve une séparation entre humains et animaux, avec une attribution de certains lieux et de certains types de production à chacun, avec un lien évident de nature/culture. La ville est pourtant souvent perçue comme l'espace par excellence d'une production humaine, dont la nature est chassée face à la puissance créatrice de l'homme mais aussi son artificialisation.

La ville est aussi un espace de requalification où les animaux sont des êtres sociaux au même titre que les hommes. Leur contexte de vie participe à leur socialisation.

I/ Une ville vivante ? La vie en commun d'humains et d'animaux

Les animaux ont longtemps été étudiés dans la nature, car la ville n'est pas leur place à l'exception des jardins publics qui sont des « morceaux de nature organisée. » Cette approche d'étude récente amène à penser la place de l'animal en dehors de ces parcs : dans les salons, dans les rues, dans les égouts, dans les boucheries... (voir l'œuvre de Hannah Velten, *Beastly London*). Les animaux sont des acteurs qui produisent la ville.

Dans la géographie environnementale urbaine, la ville est comme une sorte de niche écologique. C'est un lieu d'abondance de nourriture par ses déchets mais aussi car on y nourrit d'autres animaux comme dans les zoos. Les rapaces s'intéressent à la ville car elle possède de hautes structures qui correspondent à des habitats qui leur conviennent. On trouve aussi à l'intérieur des villes des « bulles de chaleur » ou microclimat. Cela va conduire à des déplacements de centres de gravité entier ! Les pies par exemple vont alors de plus en plus quitter les espaces ruraux, et des perruches vont migrer vers l'île de France car il y fait chaud la nuit !

On doit donc nuancer l'idée que la ville est "purifiée" de la présence animale car la ville a toujours été un lieu partagé entre les humains et animaux.

Dans d'autres pays mais aussi dans certains lieux en Occident en fonction de la législation, on a aussi des pratiques qui nuancent cette exclusion des animaux des villes, à travers l'abatage par exemple. On peut le voir autour de la mort animale rituelle permise à la Courneuve en octobre 2014 pour la cérémonie de l'Aïd, donc pas qu'en périphérie des villes. La vision de l'exclusion des animaux de la ville est très européen-centrée : la présence des gros animaux à Istanbul ou Khartoum est banale dans ces villes. Les animaux de boucherie circulent dans la ville et sont abattus devant la porte (Khartoum). On peut prendre aussi l'exemple de la vache sacrée en Inde qui se balade dans la rue.

On a aussi une transformation du métier des animaux dans la ville qui peut passer par leur patrimonialisation (comme les calèches dans les lieux touristiques) alors qu'avant les chevaux avaient une fonction de transport indispensable.

La transformation morphologique par extension amène les villes à être en contact avec des espèces nouvelles : A Los Angeles des Pumas vont partager l'espace urbain, on a aussi de plus en plus de contact des macaques avec les hommes à Singapour. On a donc une mutation constante de ces relations !

II/ Produire la ville et l'urbain avec les animaux

Les animaux participent à la production matérielle de la ville. Clay McShane étudie par exemple la place des chevaux dans la ville. La croissance urbaine ne peut pas se penser sans les animaux, sans les chevaux. Ils permettent le transport de matériaux, l'approvisionnement de la ville, et sont des pourvoyeurs de transport et d'excréments qui permettent d'enrichir les ceintures maraichères dans les campagnes environnantes de la ville. Ils permettent la circulation entrante et sortante (nourriture et excrément)

Les animaux suscitent des productions d'espaces réservés, qui se traduit par une présence organisée qui fait partie de la planification des quartiers de la ville. Ce sont des acteurs de la planification ! Donnons l'exemple de la construction de l'hôtel des mousquetaires dans la Paris du XVIIème siècle qui devait loger des corps d'élites royales avec des soldats et des chevaux. Et bien on va construire d'abord les écuries avant les logements des mousquetaires ! Le but est d'organiser le logement des chevaux dans la ville, donc on va aussi construire une route pavée pour aller vers la Seine pour que les chevaux puissent boire. Cela va créer des luttes entre les animaux et les calèches qui doivent circuler.

On retrouve dans les villes contemporaines ces phénomènes de qualification et de déqualification des espaces en lien avec les pigeons, les rats... On peut donner l'exemple de Trafalgar Square avant sa rénovation. Son projet de transformation urbaine soutenait l'idée d'une montée en gamme de la place, le but était de réaliser une mise en scène de la position de Londres dans les villes du monde, d'affirmer sa place en tant que grande métropole du monde. Cela passe par la piétonisation, le refus de certains commerces, la lutte contre les pigeons (nourriture interdite, picots, arrêt des vendeurs de graines, fauconnier engagé pour chasser les pigeons de 9-17h). Mais les pigeons ne sont des êtres mécaniques : ils apprennent les horaires du fauconnier pour l'éviter ! (Mria Escobar, 2013, *the power of displacement pigeons as urban regeneration in Trafalgar Square*, Culture Geography.)

Les animaux sont dotés de valeur et de représentations négatives comme les rats, les pigeons ou les cochons...on leur accorde un certain degré de propreté, et de modernité par leur présence ou non. Par exemple, on estime qu'il ne faut pas de cochons qui fouillent dans les poubelles dans une ville considérée comme riche, pareil pour les chiens errants car ils participeraient à la véhiculation de maladie, comme les rats seraient vecteurs de zoonose. Imaginaire de contagion et de la délinquance des règles, qui déqualifie le statut urbain qu'on cherche à construire, comme Londres qui veut se fonder une image de métropole riche. On considère que ces animaux dégradent et disqualifient le statut urbain que l'on cherche à construire. On a donc une construction sociale de l'indésirabilité. Cependant pour le pigeon ce n'est pas toujours le cas. On peut prendre l'exemple des pigeons de la place St Marc à Venise et de la véhiculation de son image romantique : la place ce n'est pas juste des monuments, on laisse les pigeons car ils sont patrimonialisés).

III/ Des animaux urbains ? La ville comme dispositif de requalification des animaux

Le type de relations sociales change en ville. On peut considérer les animaux comme des êtres sociaux capables d'apprentissage et de relation. Donnons l'exemple du thé des chimpanzés au zoo de Stellingen, en 1908

(Rothfles, 2002, p 191), c'est un classique des zoos du XXème siècle car les chimpanzés sont entraînés pour faire la cérémonie du thé à l'anglaise, symbole de la civilisation par excellence. Ce genre de mise en scène on ne va pas le trouver hors de la ville, ils vont acquérir des compétences spécifiques qu'on apprend aussi aux enfants. Cela se caractérise par le développement massif des spectacles d'animaux, des expositions coloniales et universelles, ou des zoos et des cirques en plein essor. Le zoo est un dispositif de recontextualisation au sens où il va créer un contexte spécifique qui va transformer l'animal qu'on va voir mais aussi ses façons d'être. Cela passe par la mise en spectacle des animaux dans les zoo (position des rochers...). Des Orang outans savent faire des nœuds dans les zoos, mais cette compétence n'existe pas chez ces singes en dehors du zoo qui ont reproduit ce qu'ils ont vu. Aussi le contact des hommes pour les animaux provoque des transformations importantes.

Devenir urbain, pour les chiens, va entraîner une transformation psychologique : ils deviennent des compagnons de la distinction sociale (voir le travail de Sylvie Tissot sur Boston dans « *De bons voisins* »). On va voir émerger des luttes autour du parc à chien avec des normes morales, un comportement normal à avoir dans les parcs à animaux pour les déjections et les loisirs. Aussi les chiens participent d'un jeu social par l'extension des propriétés sociales. Cela se voit dans les chiens de plus en plus petits possédés et ou la création de vêtements pour animaux qui participent à une construction sociale et un binôme avec leur maître. Ces chiens sont extrêmement différents du chien des SDF, de la rue, indésirables pour certains propriétaires. C'est donc une relation historiquement et socialement située. La présence de chien dans le cas des SDF partage la disqualification d'un lieu. La question de réinsertion dans les structures d'accueil avec un chien est compliquée. Tandis que la possession d'un chien de race permet de monter dans les hautes sphères de la société pour des classes moyennes ! Les animaux ne sont donc pas les uniques produits de la nature.

Conclusion

Les animaux ont donc un enjeu de production par un impact sur la qualification ou la disqualification de la ville et peuvent même faire augmenter le prix des valeurs immobilières dans un quartier.

Pour approfondir ce sujet, les numéros de *l'Histoire urbaine* 44 et 47 qui portent sur « les animaux dans la ville », aux éditions du SFHU écrit par Jean Estabenez lui-même semblent un bon complément.

Compte-rendu réalisé par Pauline ELIOT, enseignante au Lycée Jean de Pange à Sarreguemines, avec l'aide précieuse de l'enseignante Céline VAUTREY pour la communauté des Clionautes

